

Anne-Lise Grobéty

---

La Fiancée d'hiver

*nouvelles*



*camPoche*

---

BERNARD CAMPICHE EDITEUR

L'édition originale de ces nouvelles a paru en 1984  
aux Éditions 24 Heures, à Lausanne, en un volume  
comprenant *Pour mourir en février*, *Zéro positif*  
et *La Fiancée d'hiver*.

Le présent ouvrage reproduit la première édition séparée  
de *La Fiancée d'hiver*, parue chez Bernard Campiche Éditeur,  
en 1986, qui était augmentée d'une nouvelle,  
*Quand Benoîte cueille...*, publiée en 1986  
dans la revue *Écriture*

Ce livre de poche paraît avec l'aide de  
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

*La Fiancée d'hiver*,  
cent vingt-deuxième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le troisième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,  
Daniela Spring et Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Photographie de couverture : Jean Mohr  
Photogravure : Images 3 S.A., Lausanne  
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck

ISBN 2-88241-121-9

Tous droits réservés

© 2002 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

## LA FIANCÉE D'HIVER

17 février 1984

VOTRE FIANCÉE D'ÉTÉ a les cheveux épais et pain d'épice. Les cuisses fermes et des seins au goût de myrtille au bout. Votre fiancée d'été a des robes de coton indien qui s'ouvrent sur des odeurs de fruit frais et ses yeux ont le vert des prairies à midi. Elle parle haut et crécelle quand elle rit. Et quand elle se tait, son silence encore frémit, frémit... Sa peau transpire la moisson si elle aime et vous la provoquez ; sur ses hanches, vous cueillez des épis à bout de bouche qui griffonnent vos lèvres. Avec elle, vous dansez. Avec elle, vous êtes ceux des courses de lièvres, vous arpentez les bosquets et humez l'écume de la rivière jusque sous ses seins et l'amour (l'amour !) entre dans vos narines, descend au ventre pour s'y nouer et s'y dénouer en bouquets...

Moi, je suis votre fiancée d'hiver.

Celle de printemps a les yeux couleur d'anis, clairs lavés de pluies alcalines. Ne sent-elle pas la fleur de pommier ? Et ses mains toujours ouvertes

vous portent de longues caresses et tressent et lierent sur vous cent lacs de tendresse. Vous écoutez le bruissement du cheminement de ses mains sur votre corps, vous entendez l'avance de ses mains, vous écoutez sa voix d'eau chatouillant chaque caillou qu'elle croise. Et elle cale bien ses jambes entre les vôtres.

Moi, je suis votre fiancée d'hiver.

Je sais qui est votre fiancée d'automne dont les mots cliquettent aux lèvres comme six fins bracelets au poignet. Celle d'automne a le teint des soleils couchés, les joues cuivrées à souhait de tant de lumières évanouies. Son rire... Son rire déborde à chaque bolée de vent frais! Et, bien sûr, vous aimez sa démarche de feuille morte qui tombe tombe... dans vos bras. Celle d'automne a en elle l'odeur du feu, ses cheveux sentent la réglisse et le bois brûlé et même ses yeux ont les reflets de la torréée quand la flamme a renoncé. Tout ce qu'elle crie dans vos oreilles, elle s'arrime à vos épaules pour jouer. Elle a des doigts de porcelaine vive qui jouent du piano.

Moi qui voudrais être tout cela, je ne suis que votre fiancée d'hiver.

Je sais: votre fiancée d'été, longuement, crie votre nom dans l'air transparent, tête en arrière, gorge bien tendue et votre nom finit en cri de pigeon quand vos doigts qui suivaient la vibration

de ses cordes vocales se plantent plus profondément dans son cou. Je sais : votre fiancée de printemps grave dans la cire de votre oreille le sillon de votre nom – comme dans une écorce qui en portera la trace toujours, même quand l'arbre sera abattu restera la marque de votre nom au sien mêlé. Et sans cesser de sourire, vous arpentez sa nuque dure de votre main, cherchez une voie pour atteindre son aisselle où veille cette odeur de fraise mûre... Non, ce n'est pas un secret : votre fiancée d'automne chante au vent dix exquis berceuses où s'endort votre nom ; à côté de votre lit, dispersées, il y a ces pelures d'oranges, vous avez croqué ensemble dans leur acidité et tressailli ensemble, quelques gouttes de jus comme des perles rosées ont goûté son épaule et, maintenant, n'est-ce pas votre odeur profonde que vous retrouvez en humant le trou de son nombril ?

Pourtant, il vous fallait bien une fiancée d'hiver, non ? Je suis celle d'hiver, celle du silence, de l'amortissement des pas et des voix. Je tiens dans ce vieux fond glacé de silence depuis si longtemps et les grelots tintent à mon cou tout doux dans l'air noir, vous les entendrez si vous vous taisez, écoutez bien – tideliti ! – dans le léger crissement de mes bottes sur la neige brillante... Et vous ne voyez rien dans cette buée grise qui couvre mon visage ? Votre nom s'écrit dans la bulle de mon haleine chaque fois que je respire. Votre nom s'écrit dans l'empreinte de mes pas. Même si je ne parle pas (comment parler quand le froid insensibilise vos lèvres ?) même si je

ne chante pas (comment chanter si l'air glacé se renverse dans vos poumons?) il y a pourtant autour de mon visage cette vapeur : je respire. Je respire haut et clair, à longues bouffées saturées, à grands traits dans l'air durci ; et c'est votre nom que j'écris en respirant, vous ne voyez donc rien ?

D'accord : votre fiancée d'été court plus vite que l'eau qui saute par-dessus les pierres pour gagner du temps. Elle se tortille en courant et l'air chaud roule sous ses blouses indiennes. Vous croquez dans des pizzas couvertes d'olives vertes et noires, vous criez « santé ! » en faisant claquer vos verres l'un contre l'autre, vous saluez des amis, vous dansez museau contre museau, vous rentrez tard enchâssés l'un dans l'autre, la muscade du désir plein la bouche.

Avec votre fiancée d'automne, c'est la braise qui couve sous vos pas. Vous passez à travers les haies comme des oiseaux ravissant au passage les noisettes, faisant voler les feuilles bonnes à mourir. Vous êtes une bourrasque de rires et de frissons et le pain que vous coupez sème ses graines de sésame.

Vous piquez dans les cheveux de votre fiancée de printemps tiges de renoncules, pâquerettes, y semez du lilas mauve avant que la rouille ne l'attaque. Vous croyez que je ne sais pas tout ce que vous faites avec elle : les repas sur le balcon, le pas de course pour fuir la pluie et ses colliers gris attachés à son cou qui s'entrechoquent dans l'aigu – et longtemps après votre passage – quand elle referme sur elle ce gros châle bleu lavande.

Vous vouliez une fiancée d'hiver: je suis née. Alors, pourquoi me mettre à la consigne de l'amour? Parce que je n'avance qu'au pas à pas, que ma marche est ralentie par les menées de neige, la route glissante et les flocons si serrés qu'ils forment un grillage qui me retarde et me retient? Ce n'est pas ma faute, ce n'est pas moi qui ai fait, entre vous et moi, ces remparts de neige, ces chemins glauques de glace, ces tempêtes qui brouillent sens et boussole. Ne croyez-vous pas que j'aurais préféré qu'il y ait entre nous une source moirée où nous nous serions penchés en même temps pour boire, nous cognant la tête et buvant de bonheur, une grosse bosse au front? Qu'il y ait, entre nous, un feu de bois dur qui ravinerait nos visages et ramènerait la course du sang dans mes veines?

Vous dites que je suis froide et insensible. Certes, mes doigts, parfois, s'engourdissent et restent cabrés vers le centre de ma main: je suis votre fiancée d'hiver; celle des cheveux bonnets de laine, celle des mitaines. Ma peau n'a pas l'éclat de la fleur du verger, ni celui du seigle mûr, ni celui des raisins translucides. Elle a l'opacité du gel sans la hardiesse du dessin, elle en porte la pâleur, et mes yeux c'est le gris bleu métal des ciels d'avant la neige... Notre marche, j'en conviens, est une prière aux nuages trop proches. Je leur parle bas comme glougloutonne l'eau sous le tain de la glace. Je veux avancer dans ma bouche, dans mes mains, dans mes yeux même si l'hiver ferme toute issue. Car l'important c'est de sentir en soi ces traces de vie comme traces de cuivre et d'arsenic dans le corps. L'important c'est de

cercler dans son ventre ce peu de bonheur qui s'y est formé pour qu'il ne glisse pas trop tôt, ne lâche pas prise avant d'être mûr!

Vous pensez peut-être qu'à parler autant je cherche à oublier?

Non, je n'oublie pas : votre fiancée d'été est miel et citron, elle a une mère artiste qui dessine des oiseaux au fond des assiettes et qui vous reçoit à sa table et ma mère à moi n'est pas encore née ; votre fiancée d'automne – musc et cannelle – a un piano sur lequel il pleut quelquefois quand le toit de sa maison a trop bu de pluies et de rosées ; celle de printemps, ambre et muguet, cisèle des colliers et raconte aux enfants des histoires de fées. Vous déversez sur elles les baisers comme verrées de sirop, prune et sureau, cassis et groseille, vous vous livrez à leurs boucles et à leurs bouches, vous écarterez leurs mains et leurs jambes pour les mieux aimer, vous les faites rire et boire et courir et nager et parler et tourner, vous épicez les sauces de toutes sortes d'épices – débris de thym, ondée de coriandre, semée de basilic – vous dressez la table, retroussiez les draps.

Et pour moi qui suis votre fiancée d'hiver, que faites-vous donc ?

Moi qui tombe tombe tombe en amour, vos bras n'amortissent même pas ma chute ! Vous me voyez tomber et ne faites aucun geste... Pourtant, je suis toute pareille aux autres : comme elles, je vais vers quelque chose d'irréparable. Comme elles, comme vous. Comme vous et elles, je ne suis pas d'ici, je pends, pieds sur terre, tête en bas dressée dans le

vide de l'univers. Pas plus qu'elles, je ne sais quelle force ou quel grappin me retient au sol, alors que sous mes pieds je ne vois que radicelles fines comme ficelles de givre.

Pourtant, je tiens. Et je sais encore moins quelle chiquenaude va, un jour, me détacher de ce socle et m'envoyer gicler en l'air dans l'univers, me faire dériver dériver où, pour quelle gorgée de temps, vers quel autre hiver... Vous voyez, je suis comme elles, éphémère. Elles vous quitteront aussi, vous pouvez me croire, pour d'autres hémisphères !

Mais peut-être est-ce ma faute de m'être si peu pressée ? Votre fiancée de printemps était la première, couverte de semis de roses, chaussée de bottes rouges et la bouche pleine d'histoires à raconter. Puis est venue celle d'été, on vous l'a présentée un dimanche au bord du lac, elle rangeait sa planche à voile et vous avez parlé des vents qui aspirent les eaux, tandis que ses pieds séchaient sur le gravier. Vous n'avez pas eu à attendre longtemps celle d'automne ; à la première drossée de nuages, elle enfilait son rire dans le vôtre et sa main dans vos cheveux en femme décidée qu'elle est.

Et moi, votre fiancée d'hiver, je tardais.

Je rêvais dans le blanc battu en neige des ciels de fin d'année. J'admirais l'ivoire du paysage. Je guettais les geais et les verdiers. Je grattais l'échine des arbres à y user mes ongles, parce qu'ils aiment tant ça. Je marchais, parlant très bas, dans les semées

de givre, les braises de la bise aux joues. Je voulais sentir chaque instant se soulever du sol comme un pas qu'on fait. Je voulais le sentir retomber. Et, alors, je ralentissais de plus en plus ma marche, je m'arrêtais de plus en plus souvent, je suspendais mon souffle, mon sang même s'enlisait. Tout à coup, je ne peux plus bouger : l'instant me solidifie dans sa croûte de froid, sur mes paupières pèse le froid et tout ce qu'il y a dans ma tête... Dans ces moments-là, je vais vous dire, il faut que je sois très très attentive, car l'hiver qui m'a versée au dossier de la vie peut tout aussi bien me reprendre sans autre forme de procès, m'endormir en catimini entre ses draps frais pour toujours...

Mais – le savez-vous vraiment? – c'est pour vous qu'au dernier moment je peux encore soulever mes paupières, que j'arrive à obliger mes yeux à revoir autour d'eux, que mes doigts se déplient pour commander la marche; pour vous que je me conserve vivante, que je garde un peu de sang chaud dans le cercle de mes lèvres pour le baiser que je vais vous donner.

Car, à ce baiser, comme j'y crois! Sinon je serais déjà morte de froid. Je sais que je suis votre fiancée d'hiver.

C'est vrai, parfois on s'étonne de sentir l'autre résonner si fort en soi, sans qu'on sache exactement où ni pourquoi. Et enfoncée dans les braises de la bise, brûlée jusqu'au fond de soi, plus très sûre d'être encore sur la piste, on s'interroge à avoir la débattue dans la tête: pourquoi suis-je restée si longtemps à

rêvasser et à errer entre ces buissons vides, à gratter l'échine des troncs pour dénicher quelque chose de vivant, à vouloir connaître le nom de chacun d'eux, à écouter le geai dépasser les bornes (crier crier comme un hors-la-loi dans l'éclair bleu de son aile...) tandis que lui soufflait sur les graines de pissenlits pour les semer dans la chevelure de sa fiancée de printemps toute en chairs rosées, tandis que lui suçait et croquait les cerises pendues aux oreilles de sa fiancée d'été (et ses dents de temps en temps se trompaient croquant le lobe clair et sa langue s'égarait, s'attardant dans le puits de l'oreille) tandis que lui humait sur elle ce fumet de chasse et récoltait sur son corps une bolée de cornes d'abondance...

Pourquoi ai-je tant traîné, moi qui arrive si tard dans sa vie où tout est déjà encombré de femmes et d'enfants, de tiroirs bien remplis, de pipes bourrées et rebourrées, d'agendas et d'horaires, de mots déjà dits, de commissions du samedi ? Y a-t-il encore une paroi, une anse, une crique, une poche, un tout petit creux où ma voix résonnera en vous ?

Vous pensez que je n'ai rien à donner ? Vous dites que je suis froide et insensible. C'est que vous n'avez pas encore touché le fond de moi. C'est que vous n'avez pas vraiment osé me rejoindre. Oui, l'amour aussi est une bourrasque quand il renverse tout en nous et vous n'osez pas vous aventurer dehors sans votre cache-nez ! Vous m'empêchez de dormir et c'est vous qui hibernez... Vos fiancées de

soleil et d'eau claire et de feuilles en broussailles, ne trichent-elles jamais avec vous ? Moi, quand je pense à toi, ton corps explose dans mes mains et déchire mes chairs comme une grenade. Comment peuvent-elles encore avoir des mains, elles qui te touchent ? !

Je suis ta fiancée d'hiver. Que crains-tu ? Le froid n'a pas de prise sur mon manteau de laine et je t'y enroulerai avec moi. Nos chambres sont chauffées et tu entendas le bois des parois s'étirer et craquer d'aise sous la chaleur. Tu entendas le fourneau chuchoter chut chut et chahuter les bûches. Je ne parlerai pas pour que tu entendes tout ça. Je te ferai boire du thé où flotte un frêle tronc de cannelle, tu respireras le pain noir quand il sort du four banal devant la maison et qu'on le jette brûlant dans les corbeilles à demi enfoncées dans la neige...

Votre fiancée d'été sait jongler avec trois oranges ? Celle de printemps change le vin en rires ? Celle d'automne aime les chauves-souris ? Mais moi, moi votre fiancée d'hiver, je peux, rien qu'en les pressant dans mes paumes, changer les noix en une belle huile jaune ! Je connais bien d'autres secrets et je vous dirai comment mes tours de sorcière. Le feu en brûlant ses histoires m'a tant de fois consumée avec lui que je brûle eau-de-vie à l'intérieur... Sentez au creux de ma paume, chaude et huilée. Je suis glace et lave, braises et bise, silence ouatiné et sirène du vent des bourrasques : je suis votre fiancée d'hiver, rêvant d'être vos larmes – car mes larmes à moi, à peine nées de mes yeux, sont déjà perles de gel, et si j'étais vos larmes, je naîtrais sous vos paupières

chaudes, roulerais sur votre visage brûlant, bouillonnerais sous vos lèvres de pierre ollaire!

Fiancée d'hiver, je suis née. Fiancée d'hiver, je persiste et finirai.

Mais je n'aurai pas peur quand la secousse m'arrachera à ma terre. Car de vous avoir aimé, j'ai appris que mes limites étaient bien au-delà des contours de mon corps; c'est comme si je m'allongeais et m'étirais déjà loin au-delà de moi-même, vers ces territoires d'inconcevables infinis...

## DÉFENSE D'ENTRER

**I**L ÉTAIT UNE FOIS.

Une maison.

Qui ressemblait à toutes ces petites maisons qu'on construisait à cette époque et qu'on appelait – avec révérence – des villas. Comme rêver haut, clair et loin était impossible à cause de la dureté des temps, bien des gens, au prix de douleurs irréparables, arrivaient finalement à réduire leur rêve à la dimension de ce parallépipède rectangle appelé « villa ». Ainsi, puisque le but de la vie de bien des gens était de pouvoir, au plus vite, déblayer *leur* neige devant *leur* maison, la villa représentait un grand progrès social, sans résoudre tous les problèmes.

Par exemple, la villa familiale ne prémunissait pas contre la solitude. C'est pour cette raison, d'ailleurs, que les architectes les construisaient toutes proches les unes des autres, presque à se toucher – mais tout de même sur des parcelles autonomes qui procurent une sensation de si merveilleuse liberté.

Malgré les efforts des architectes, dès que les gens se trouvent seuls dans leur villa, ils recherchent fébrilement l'image des autres, triturant les boutons de leur poste de télévision, sautant dans leur voiture pour aller en ville, se tordant presque les doigts dans le cadran de leur téléphone ou courant à la fenêtre pour voir passer quelqu'un et observer la voisine pendre sa lessive sous un ciel ardoise.

Cette maison-là jouissait, pourtant, de deux privilèges par rapport à la grande flottille des villas de ce temps-là : elle était posée sur une parcelle un peu plus grande que la moyenne et son jardin finissait – allez savoir par quel tour de passe-passe ! – contre la berge du lac.

Il faudrait parler de ce lac, de ses moirures incessantes, de ses lumières du matin, de celles du soir qui semblaient sourdre tout droit du fond des eaux, de sa formidable capacité à absorber les gris du ciel, tous les gris, ardoise, souris, perle, etc.

Il faudrait. Mais le temps presse. Et, de toute façon, le lac ne joue qu'un rôle très secondaire dans cette histoire. C'est bien dommage.

Encore aujourd'hui, les gens sont comme ça : dès qu'ils ont quelque chose à eux, au lieu de se détendre et d'en profiter, ils se mettent à serrer les poings, prêts à cogner si on fait mine d'y toucher. Ils supportent très bien qu'on convoite ce qu'ils possèdent, mais pas qu'on y touche. Des psychologues se sont empressés, jadis, de se pencher sur tous ces phénomènes. Ils ont énoncé la théorie de la « prévoyance

inquiète » (englobant, par exemple, l'attitude de la vieille dame qui remet son manteau vingt ou trente minutes avant que le train n'atteigne la gare où elle doit descendre) et la théorie de « l'insécurité opprimée ».

Il y a eu quelques querelles d'école lorsqu'il s'est agi de classer dans l'une ou l'autre catégorie le sentiment qui naît quand quelqu'un voit un étranger poser le pied sur *son* gazon, sur *sa* propriété.

Vous vous êtes efforcés, pendant des mois, de traquer avec la dernière énergie tout brin d'herbe suspect (haro sur le trèfle, le vulpin, la fléole ! haro sur la flouve odorante, le chiendent, le pâturin des prés, le dactyle pelotonné et, bien sûr, l'ivraie !) vous avez œuvré sans compter pour créer un gazon digne de votre confiance et de votre rang, lisse comme le dos d'un chat nouveau-né. Et il faudrait supporter de voir n'importe quel imbécile vous l'écraser sous ses semelles sales, de tout son poids d'imbécile ?

Le propriétaire de la maison et sa femme passaient des heures angoissantes à guetter si, au moins, personne n'allait poser son pied à côté du chemin public qui traversait le fond de leur jardin, tout au bord du lac.

Les promeneurs passaient. Pas très nombreux. Il arrivait que l'un ou l'autre pose le pied sur le gazon parfait ou que leurs enfants entament une petite course-poursuite sur la belle herbe domestique.

Comme il se doit, n'y tenant plus, ils commandèrent avec fermeté un écriteau (55 cm sur 40) où brillaient de l'éclat de l'antracite les mots :

« PROPRIÉTÉ PRIVÉE », en lettres majuscules qu'ils plantèrent en terre avec la même solennité que s'il se fût agi d'un arbre, tout au bord du chemin public.

Pendant plusieurs jours, ils jouirent pleinement de la satisfaction de se trouver de ce côté-ci de l'écriteau.

Mais, par quoi l'expliquer (prévoyance inquiète ou insécurité opprimée?) un sentiment confus vint bientôt ébranler leur contentement.

L'écriteau était-il *assez* clair?

Un spécialiste leur conseilla de le compléter par « Défense d'entrer » et leur fit parvenir ses honoraires par le prochain courrier.

C'est ce qu'ils firent.

« PROPRIÉTÉ PRIVÉE — DÉFENSE D'ENTRER » criaient les lettres de charbon. Ils le contemplaient par derrière, le relisant mentalement et machinalement, heureux d'être ce qu'ils étaient.

Mais, bien que les écrits restent alors que les hommes passent, de nouveau ils se laissèrent assaillir par le doute le plus gris... Un écriteau n'oblige personne à le respecter. Il fallait être plus ferme.

Assurer.

Il y avait longtemps qu'ils songeaient à cela. Mais ils avaient toujours renoncé. Car ils aimaient penser que le lac aussi leur appartenait. Et, s'ils glissaient une barrière entre eux et lui, ils auraient l'impression de ne plus être chez eux sur la grève de sable couleur pigeon.

Pourtant, une nuit où son sommeil sautillait dans le jardin sans vouloir rentrer, il prit cette décision.

Ils firent dresser une petite barrière tout autour de la maison, repoussant le sentier public et le lac de l'autre côté. C'était dur, mais plus sage.

L'artisan fit d'ailleurs de son mieux pour que la barrière soit jolie, en lattes de bois croisées, c'était vraiment bien. L'idée que les passants – quoique rares – ne devaient pas manquer de penser : « Oh, comme c'est joli ici ! » les enroulait dans une grande et chaude couverture de satisfaction.

C'est peut-être le moment de mettre quelque chose au point. Il ne faudrait pas croire que le propriétaire et sa femme avaient moins besoin que d'autres du contact avec leurs semblables. Ils souffraient tout autant quand ils étaient seuls. Mais ils souffraient *plus encore* de voir quelqu'un poser le pied sur *leur* gazon, sur *leur* propriété.

Les psychologues sont divisés et sur l'origine et sur l'étiquette de cette souffrance. Elle n'en est pas moins réelle.



Le moulin du temps réduisait les jours en poudre quotidienne. Le matin, la cafetière ronflait comme un vieux chien sur la cuisinière. Le grille-pain lançait les toasts en l'air, dans une odeur qui faisait venir l'eau à la bouche. Le facteur apportait le journal à ce moment-là.

Rien ne venait troubler cette harmonie.

Le samedi et le dimanche, ils étaient dans leur jardin à besogner ou à regarder devant eux en souriant intérieurement.

Rien, non décidément rien, ne venait troubler cette harmonie.

Mais le propriétaire atteignit l'âge que la société appelle « âge de la retraite » (par référence à la « Retraite de Russie »); après la Bérésina de la vie professionnelle, la retraite prend, pour le travailleur, l'allure d'un vif soulagement et d'un mieux être.

Hélas, avec la retraite vient aussi le temps où l'on peut enfin se mettre à penser. Il lui arrivait donc de penser, surtout pendant les informations télévisées. Toutes ces vilaines choses qui se produisent dans le monde donnent à réfléchir...

Pourquoi les gens sont-ils comme ça? Quand ils ont enfin du « bon temps » pour penser, ils se mettent immédiatement à se faire du mauvais sang.

Une barrière, petite comme ça, n'a jamais empêché quiconque de passer et un écriteau, ça ne mord pas, se redisait-il sans cesse.

Il fallait faire quelque chose.

Avec la complicité d'un habile jardinier, ils plantèrent une haie, belle et grande, drue, de l'espèce de celles qui étreignent les cimetières pour empêcher les morts d'aller tourmenter les vivants; une haie offrant donc toute garantie.

Une nuit, après avoir longuement contemplé le reflet d'une lune d'acier pâle dans la glace de l'armoire de la chambre à coucher, il se frappa le crâne :

mais les vivants, eux, traversent facilement une haie, s'ils le veulent !

Et le lendemain, adieu petite barrière de bois en lattes croisées ! L'entreprise « Clôturetout Frères » dressa une solide clôture brillant de tout l'éclat de son métal neuf. « Elle va comme un gant à la haie, s'exclamèrent-ils. On dirait qu'elles ont toujours été là ensemble. »

Ils contemplaient le travail, gonflés de soulagement.

Pourtant, pour voir le lac, il fallait désormais monter au premier étage.

Que dire du jour où ils achetèrent le chien ?

Que cet achat suivait encore une nuit d'insomnie où le propriétaire avait senti la sueur écailler sa nuque : cette clôture ne serait qu'un jeu d'enfant à escalader pour qui se dirait : « Une clôture solide comme celle-là doit protéger de bien belles choses à voler, hé hé ! »

Et ce n'était pas n'importe quel chien. Pas un roquet qui semble pleurnicher à chaque aboiement et qu'on remet en place d'une pichenette du talon.

Non : un gros et large cabot, au pelage de grès, tout fait de muscles saillants, un vrai chien adepte du body-building dont un seul grognement étouffé vous clouait pratiquement sur place.

Alors, très fiers, ils purent ajouter sur l'écriteau : « ATTENTION CHIEN MÉCHANT ! »

Mais le facteur, après trois retraites épouvantées, refusa de venir porter le courrier, on le comprend.

Des lettres, ils n'en recevaient jamais et pour le journal, ils feraient l'économie de l'abonnement ; de toute façon, là-dedans, il n'y a toujours que de mauvaises nouvelles. Quant aux factures, il serait assez tôt de les retirer dans la case à la poste.

Ils s'attristèrent davantage lorsque leurs derniers amis renoncèrent aussi à leurs visites à cause du chien qui les terrorisait.

Mais, bientôt, ils n'y pensèrent plus.

Le chien aboyait quand quelqu'un passait, comme il se doit. Mais il aboyait aussi parfois quand personne ne venait. Et le propriétaire et sa femme se réveillaient d'un coup sous le choc glacé des aboiements nocturnes.

Le souffle court, dans la nuit grise, ils écoutaient.

Dans un moment de cafard suspicieux (insécurité oppressée) il fit coiffer la clôture de fils de fer barbelés inclinés, lui conférant la silhouette de clôtures entrées tristement dans l'Histoire quelques dizaines d'années auparavant.

Le propriétaire et sa femme étaient seuls, désormais, avec le chien aux crocs d'acier, derrière la clôture aux barbelés et la haie de cimetière contre laquelle s'appuyait, de l'autre côté, un écriteau qui proclamait avec clarté : « PROPRIÉTÉ PRIVÉE – DÉFENSE D'ENTRER – ATTENTION CHIEN MÉCHANT ! »

Ils hésitaient de plus en plus à sortir de leur jardin pour aller en ville. Car le chien, pour d'obscures raisons, mettait parfois beaucoup de temps à les laisser rentrer. Tant qu'ils étaient chez eux, le chien

était très correct avec eux. Il allait même jusqu'à leur donner quelques coups de langue bien sentis sur les mains.

Mais dès qu'ils quittaient le jardin, il les assimilait aux ennemis de l'extérieur. Le propriétaire devait user de toujours plus de patience avec lui ; il parlementait derrière la grille pendant de très longues minutes. Enfin, le chien convaincu de sa bonne foi consentait à réaligner sa rangée de crocs sous ses babines et à retirer sa masse de muscles de derrière le portail.

Décidément, le quotient intellectuel de ce chien ne correspondait pas à ce qu'on leur avait dit... Mais c'était le seul être vivant qu'ils avaient.

Et ils étaient parfaitement sûrs, de cette manière, que personne ne pénétrerait plus sur leur propriété!



Un matin de printemps où la nature tout entière avait l'air de se soulever de terre pour gagner le ciel, le propriétaire qui humait son jardin à pleines narines eut un bref vertige : il lui sembla, mais juste une seconde, que la clôture et la haie avaient quelque peu grandi...

L'effet, peut-être, de la suroxygénation ; quand on respire à trop pleins poumons, il arrive que notre cerveau émette des données étranges.

Il chassa donc cette vision idiote en s'efforçant de se pencher avec délectation sur tous ces arbustes, ces fleurs qui lui appartenaient et qui s'abandonnaient à l'appel du renouveau. Les mouches se

réveillaient, zigzaguant et zézayant contre la façade de la villa. Le gazon, torturé par l'hiver, retrouvait sa dignité et ses couleurs. La chlorophylle prenait possession des arbres et des plates-bandes, les feuilles, doucement, dévidaient leur cocon.

C'était beau.

Le gazon retrouva sa rigidité. Les feuilles s'étirèrent vers la lumière.

Mais se pourrait-il, bon dieu, qu'une clôture et une haie soient, elles aussi, sensibles à l'appel du printemps et qu'elles se mettent à... croître ?

Au bout de trois semaines, le propriétaire et sa femme eurent la certitude qu'il se passait quelque chose d'anormal. D'habitude, en s'étirant dans leur lit, ils apercevaient le lac matinal. Mais, le 1<sup>er</sup> mai, ils constatèrent l'un et l'autre que, même en tendant le cou à la limite du supportable, en se dressant au maximum sur leurs coudes, ils ne le voyaient plus !

La haie et la clôture bouchaient leur horizon.

Encore en pyjama, le propriétaire téléphona au jardinier pour lui demander si la haie était une espèce prise de soudaines crises de croissance. Le jardinier, quoique surpris, répondit poliment que toutes les haies du monde croissent chaque année et qu'il convient de les tailler, comme vous le savez cher monsieur...

Tout se gâta quand le propriétaire fit la même demande à l'entreprise « Clôturetout Frères » au sujet de la clôture. On lui raccrocha le téléphone sur l'oreille, sans ménagement, en lui disant méchamment

que, pour le 1<sup>er</sup> avril, il était juste en retard d'un mois.

Dès ce moment-là, la joie – à supposer qu'elle y fût entrée un jour – sortit de leur foyer.

Le chien ne cessait d'accentuer son comportement étrange. Le propriétaire s'était dit qu'il faudrait lui trouver une chienne un de ces jours...

Mais il oublia cette histoire de chienne, trop préoccupé par le cours des événements. Le contrôle de la haie et de la clôture devenait une obsession. Comme il fallait, cette fois, gagner le deuxième étage pour retrouver un coin de lac, on ne pouvait plus en douter : chaque nuit, lentement, profitant de l'obscurité et agissant avec une complicité sans faille, clôture et haie grandissaient, se rapprochant de la maison.

Le jour, tout bourdonnait, tout pollinisait. Le printemps se déroulait comme un serpent de fête jeté vers l'été. Les odeurs, les fleurs remuaient dans l'air comme des grelots. Mais la nuit, la nuit, entre les grondements du chien, on entendait distinctement le sourd et lent bruissement de la haie qui s'étirait et les grincements très doux de la clôture qui suivait, toute piquetée de rosée perle...

Au téléphone, les amis à qui ils tentèrent de faire partager leur inquiétude répondaient d'un air navré mais impitoyable que les temps n'étaient pas à la rigolade, avec ce franc qui perd pied sur l'océan monétaire international et le prix du pétrole qui ne cesse d'augmenter.

Les gens, à l'extérieur, n'avaient visiblement pas les mêmes préoccupations qu'eux.

Un jour, la femme du propriétaire voulut sortir de la maison pour faire quelques courses. Mais elle trouva devant elle, sur le perron, la masse grondante et inébranlable du molosse qui laissa entendre, par son attitude menaçante, qu'il ne laisserait plus sortir ni entrer qui que ce soit.

La situation ne changea guère les jours suivants : le chien devant la porte, tous crocs luisant au soleil, la haie et la clôture énormes et difformes à quelques mètres de la maison.

De toute façon, supprimer le chien – si on l'avait pu – n'aurait plus servi à rien. La haie et la clôture paraissaient si hautes et si épaisses qu'elles avaient fermé toute issue...

On n'entendait plus aucun des bruits qui rassuraient tellement auparavant : le bruit de l'autoroute, celui des gros avions qui faisaient frémir les vitres en passant ? Plus rien.

Rien. Haie et clôture formaient comme une boîte étanche que rien ne pouvait rayer.

D'un commun accord, ils décidèrent d'appeler « Police-Secours », jugeant qu'il s'agissait typiquement d'un cas d'extrême détresse.

Mais « Police-Secours » ne répondit jamais.

On en est réduit à quelques suppositions.

Le chien les a peut-être égorgés quand ils ont jailli dans le jardin, à moitié fous.

Peut-être est-ce la faim ou la peur tout simplement qui a eu raison d'eux.

Où, à la fin de l'été, la haie et la clôture ont-elles commencé à broyer les murs de la villa, s'appuyant contre les volets pour les briser, faisant éclater les fenêtres à petits carreaux. Et la haie, pénétrant dans les pièces, s'installant dans leurs lits, ouvrant leurs armoires, occupant leurs chaises, arrachant leurs livres des bibliothèques et buvant dans leur baignoire, aura fini par les coincer contre la paroi pour piquer leurs yeux, chatouiller leurs narines et écraser leur poitrine...



Il était une fois tout ça. Les gens haussent les épaules quand on leur parle de cette histoire.

Mais, là-bas, on peut encore voir le tas de pierres et de briques étroitement mêlées aux arbustes, aux thuyas et aux débris de métal où chaque pointe de fil de fer barbelé porte impitoyablement une tache de rouille comme goutte de sang séché.